

auditeurs. Nos beaux esprits au contraire, fiers de leur supériorité, croiroient déroger, s'ils conversoient avec le peuple. Pleins de mépris pour le *profane vulgaire*, ils le fuient & se déroberent à ses regards, pour se perdre dans les nues. S'ils parlent devant lui, ce n'est ni avec lui ni pour lui, c'est pour les savans & les philosophes qui ne viennent guere les entendre. La crainte de s'énoncer comme les autres, la manie de passer pour des hommes profonds & pour des penseurs, les jettent dans un galimatias comparable à celui des articles de la nouvelle Encyclopédie, rédigés par M^r. la C., cet autre Jupiter, à la voix duquel tous les nuages se rassemblent. Comment veut-on que le peuple s'instruise ? Et n'est-ce pas se moquer de lui, que de le tenir assésé pendant des heures entieres, pour ne lui dire que des choses auxquelles il ne peut rien comprendre ? J'ai souvent vu une foule de bons chrétiens, aux pieds d'un de ces prétendus Moïse, les yeux fixés sur lui, attendre la bouche béante, que les eaux vives de la doctrine vinssent les désaltérer. Hélas ! leur soif étoit toujours trompée, & ils se retiroient enfin, sans avoir eu la consolation de voir le rocher s'ouvrir pour eux. Et qu'on ne croie pas que ces aigles n'échappent à notre vue, que parce qu'ils s'enfoncent, comme St. Jean, dans les profondeurs de la Divinité. Est-ce lui rendre les hommages qu'elle mérite, que de dire d'un Prince dont on prononce l'oraison funébre, que c'étoit un